Médiévales

Langues, Textes, Histoire

80 | printemps 2021

Animaux marins

Paul HARDWICK, Kate LISTER (dir.), Vikings and the Vikings. Essays on Television's History Channel Series

Jefferson (NC), McFarland & Co., 2019, 241 p.

Alban Gautier, Paul Hardwick et Kate Lister

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/11578>

DOI : 10.4000/medievales.11578

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2021

Pagination : 186-189

ISBN : 978-2-37924-182-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Alban Gautier, Paul Hardwick et Kate Lister, « Paul HARDWICK, Kate LISTER (dir.), Vikings and the Vikings. Essays on Television's History Channel Series », *Médiévales* [En ligne], 80 | printemps 2021, mis en ligne le 14 septembre 2021, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/11578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.11578>

Tous droits réservés

l'architecture carolingienne en pierre et pourraient remonter au VII^e siècle, peut-être dans le cadre des efforts d'évangélisation partant de Luxeuil.

Les réflexions conclusives d'Alain Dierkens insistent à juste titre sur l'importance du programme « Construire l'Europe. Colomban et son héritage », dont les trois colloques sont désormais publiés. Par ses recherches et ses hypothèses originales, par ses mises à jour bibliographiques et ses perspectives novatrices, cet ouvrage permet, comme les deux précédents, de mieux saisir, au-delà du monachisme colombanien, la diversité et l'histoire des fondations monastiques de la Gaule franque et de l'Italie des VI^e et VII^e siècles. Il montre aussi que le renouveau historiographique doit beaucoup au réexamen critique des sources textuelles et aux nouveaux champs d'investigation, notamment archéologiques, qui éclairent le contexte topographique, social, institutionnel et culturel des fondations de Colomban et de ses disciples, tout en nuancant les effets de sources.

On regrettera l'absence d'index (noms, lieux, textes...), qui auraient facilité la lecture du volume en raison même de sa richesse et d'une volonté d'exhaustivité à laquelle il faut rendre hommage. Il n'en reste pas moins que ce livre est déjà une référence fondamentale pour l'étude des missions et des fondations irlandaises, mais aussi pour l'histoire du monachisme occidental dans le haut Moyen Âge dont l'aventure colombanienne apparaît désormais comme un des exemples les plus représentatifs.

Stéphane GIOANNI (Université Lumière Lyon 2)

Paul Hardwick, Kate Lister (dir.), *Vikings and the Vikings. Essays on Television's History Channel Series*, Jefferson (NC), McFarland & Co., 2019, 241 p.

La série télévisée canado-irlandaise *Vikings*, dont les six saisons ont été diffusées entre 2013 et 2020, a rencontré un indéniable succès auprès du public (elle serait l'une des plus téléchargées illégalement de la dernière décennie) et a suscité l'intérêt de nombreux spécialistes. Ce volume réunit, après une brève préface et une presque aussi brève introduction, onze contributions rédigées par treize chercheurs, tous issus d'universités anglophones (États-Unis, Royaume-Uni, Australie) : certains d'entre eux sont médiévistes, d'autres étudient les cultures médiatiques et visuelles contemporaines.

Les trois premiers chapitres interrogent le rapport de la série à ses sources littéraires. Stephen Basdeo montre que, déjà au XVIII^e siècle, le public anglais connaissait la figure de Ragnar Lothbrok (le héros de la série) et s'enthousiasmait pour les traductions des poèmes qui lui étaient attribuées et du récit de ses exploits, souvent transmis par l'intermédiaire d'adaptations en latin ou en français. Donna Heddle revient quant à elle sur les sources médiévales de la série. Deux « sagas légendaires » du XIII^e siècle, la *Saga de Ragnar Lothbrok* et le *Dit des fils de Ragnar*, fournissent la trame narrative principale, mais un très grand nombre d'autres textes, scandinaves (d'autres sagas, l'œuvre de Saxo Grammaticus, etc.) ou non (l'œuvre d'Adam de Brême, le récit du voyageur arabe Ibn Fadlan, etc.), sont mis à contribution et fournissent des personnages (Rollon), des événements (le siège de Paris) et des scènes topiques (les funérailles d'un chef), qui viennent s'agréger au récit principal. Ce recours à des œuvres médiévales se fait souvent sans les passer au filtre de la critique historique, les différents traits étant sélectionnés en fonction de leur utilité et de leur efficacité présumée : les scénaristes font ainsi leur marché dans la riche matière à leur disposition pour construire « un microcosme entièrement fictionnel qui donne pourtant l'impression d'être un authentique récit nordique ». L'analyse d'Eleanor Chadwick vise à démontrer que c'est précisément par son rapport assez élastique à la vérité historique et sa propension à confondre faits et fictions que la série est véritablement médiévale, puisque ces caractéristiques sont celles de plusieurs textes médiévaux, au premier rang desquels les « sagas légendaires ». On ne peut que la

suivre sur ce point, mais force est de constater que ce n'est pas pour cela que la plupart des spectateurs accordent leur confiance au *show* : pour eux, ce n'est pas parce que sa structure narrative ou son régime de vérité seraient ceux des textes médiévaux que celui-ci est « médiéval », mais parce que sa culture matérielle et les faits sociaux représentés (par exemple la violence, le genre ou le fait religieux, pour reprendre un triptyque récemment identifié dans *Médiévales*¹) rencontrent l'idée qu'ils se font du « vrai Moyen Âge ». Or les autres contributions tendent plutôt à montrer qu'à cet égard le bilan est mitigé.

Les quatre chapitres suivants ont pour point commun d'explorer des questions ayant trait au genre et à la sexualité. Il s'agit là, on vient de le noter, d'un des thèmes qui, dans la manière dont on représente habituellement l'univers viking depuis l'époque romantique, agrègent le plus grand nombre de stéréotypes relevant du « boréalisme » : entre virilité exacerbée et éventualité du pouvoir féminin, le *Viking gender* est le lieu de tous les fantasmes et rejoint en même temps bien des préoccupations contemporaines. Katherine J. Lewis étudie la masculinité dans la série et prétend démontrer que, même si elle repose sur les stéréotypes habituels, elle y serait tout de même assez subtile, donnée à voir comme un processus et une construction progressive de l'individu masculin plutôt que comme un donné monolithique : l'évolution du personnage de Björn fils de Ragnar, garçon avide de combats qui devient peu à peu conscient des risques qu'impliquent la guerre et la violence, en serait un signe parmi d'autres. On objectera que ce type de parcours, relevant du schéma le plus élémentaire du roman de formation, n'a rien d'original ni de propre à la série *Vikings*... qui, à nos yeux, se complaît plus souvent dans la représentation d'une hyper-virilité guerrière que dans la subtile mise en scène d'une masculinité complexe. L'article de Shane McLeod se penche avec talent et mesure sur une question constituant un des serpents de mer des études vikings, qui a encore défrayé la chronique il y a quelques années suite à la réinterprétation d'une tombe du site suédois de Birka : celle de l'existence ou non de « guerrières vikings ». Il rappelle que la documentation écrite est au mieux ambiguë et que, pour le moment, aucune preuve archéologique irréfutable n'a été fournie, car, si quelques femmes ont bien été « représentées comme des guerrières dans la mort, cela ne prouve pas qu'elles l'aient été dans la vie ». Lillian Céspedes González s'intéresse à la vision de la maternité dans la série – un thème qui, de fait, n'a été que peu étudié pour la Scandinavie médiévale. C'est donc à partir d'une bibliographie dispersée et exclusivement anglophone, comme dans la plupart des contributions, que l'article cherche à montrer, de manière assez convaincante, mais un peu artificielle, que la série ne commet pas d'anachronisme majeur en imaginant l'existence d'une « mère viking »... tout en reconnaissant que « ces représentations doivent autant à notre propre culture qu'à l'époque viking ». L'autrice étant doctorante, on suppose qu'un travail approfondi est en préparation, dont cet article constitue un utile rapport d'étape bibliographique. Enfin, les deux éditeurs du volume abordent le thème des violences sexuelles, et plus particulièrement du viol. Leur analyse prétend montrer comment la série dépasse le stéréotype du viking pillard et violeur et n'enferme pas les femmes dans des rôles de victimes : l'un des principaux moyens utilisés consiste à distinguer les « bons vikings », qui savent refréner leurs pulsions et respectent les femmes, des « mauvais vikings », parfaitement conformes aux clichés. On notera que ce procédé n'a, en réalité, rien d'étonnant, car, depuis ses origines sous la plume d'un Walter Scott, la fiction historique prête aux personnages positifs les valeurs et les comportements qu'appréciera son lectorat et repousse les figures négatives vers la barbarie archaïque.

1. R. FACCHINI-D. IACONO, « “The North is hard and cold and has no mercy”. Le Nord médiéval dans les séries télévisées », *Médiévales*, 78 (2020), p. 43-56.

Les trois articles qui suivent abordent la manière dont la série représente divers traits culturels et pratiques censés être propres à la « société viking ». Howard Williams et Alison Klevnäs se demandent dans quelle mesure la représentation des funérailles et du rapport entre vivants et morts constitue une forme de *public mortuary archaeology* – une entreprise de médiation, mais aussi d'appropriation par le public des données de l'archéologie funéraire. Ils montrent que les choix opérés dans la série marginalisent des formes bien attestées de « dialogue avec les morts » (tri des ossements après crémation, présence de monuments funéraires dans le paysage) au profit de pratiques qui ont aussi un fondement archéologique, mais dont le potentiel dramatique est supérieur (scènes de bûcher et de décapitation, exposition de têtes coupées ou de crânes et autres usages ostentatoires d'ossements humains). Aleks Pluskowski s'intéresse aux rapports entre les personnages et le monde naturel et surnaturel, particulièrement à travers les animaux. L'usage qu'en fait la série permet surtout de mettre en scène un contraste tranché et assez caricatural entre une Scandinavie païenne vivant « en harmonie avec la nature et les animaux » et un monde chrétien « de pierre et de marbre » dont le royaume des Francs constitue l'exemple le plus abouti. Toujours à la lumière des sources écrites et de l'archéologie, Alexandra Sanmark et Howard Williams analysent les scènes de *thing*, c'est-à-dire d'assemblée ; ils montrent que, si la série offre au grand public un accès unique en son genre, et somme toute bien documenté, à l'univers légal et institutionnel de la Scandinavie viking, elle tend à perpétuer le cliché faisant du monde viking un univers proto-démocratique.

La dernière contribution, due à Richard Ford Burley, porte sur le rapport trouble que semble entretenir la série avec l'univers du suprématisme blanc nord-américain. L'immense popularité des références, de l'imagerie et de l'esthétique supposément vikings (runes, tatouages, etc.) dans les milieux d'extrême droite met les concepteurs et les scénaristes dans une position très inconfortable, car, en puisant au même univers référentiel, ils risquent d'apparaître comme les complices plus ou moins consentants d'une appropriation pernicieuse de l'histoire et de leur œuvre. L'auteur en déduit que la série n'aurait d'autre choix que de prendre plus fermement position en « supprimant toute ambiguïté » et, pour empêcher les suprématistes blancs d'y voir ce qu'ils y cherchent, de ne leur donner aucune prise, par exemple « en rendant visibles des personnes de couleur qui exercent le pouvoir ». Aussi étonnant que cela puisse paraître, cet article bien intentionné suggère donc aux producteurs de contrer les représentations délirantes d'une frange hélas non négligeable et très influente du public états-unien en traquant tout ce qui pourrait lui plaire, afin de l'éliminer ou d'y répondre pied à pied – en d'autres termes, il leur propose de soumettre en dernier ressort le contenu et l'apparence de leur œuvre à ces mêmes représentations !

On l'aura compris, ce livre est loin d'être dénué d'intérêt, et plusieurs contributions font preuve d'une grande sensibilité aux réalités médiévales et contemporaines. Il reste que l'introduction et plusieurs chapitres n'échappent pas à une certaine complaisance à l'égard d'une série dont l'indéniable efficacité repose d'abord – c'est en tout cas mon sentiment – sur la reproduction de clichés, parfois les plus grossiers et les plus rebattus, à l'égard du monde viking et des sociétés avec lesquelles les vikings ont été en contact. Il n'est certes pas question de juger une œuvre de fiction sous le seul angle de son respect de la « réalité historique » – c'est-à-dire de l'état des connaissances scientifiques sur la période ou le phénomène représentés au moment de leur représentation. Mais remplacer le jugement historiciste par le jugement moral, au risque d'évaluer la qualité de la série à l'aune de sa conformité à certaines valeurs, comme plusieurs contributeurs tendent à le faire, ne me semble pas constituer une alternative critique pertinente. En outre, un double constat peut être formulé qui autorise à évaluer la série et les études qui lui sont

ici consacrées selon des critères d'historicité. D'une part, les concepteurs de la série ont eux-mêmes, dans des interviews et la communication qui entoure la série, adopté une posture historiciste, mettant en avant l'authenticité de la reconstitution, en particulier celle des costumes et des bâtiments, sans oublier l'insertion ponctuelle de dialogues dans des langues médiévales. D'autre part, les éditeurs du volume s'abritent d'emblée sous l'ombre tutélaire de Michael Hirst, le *showrunner*, et de Justin Pollard, le « conseiller historique » de la série qui signe la préface, et reprennent à leur compte la distinction de Hirst entre « exactitude » (*accuracy*) et « vérité » (*truth*) – distinction qui a tout d'un sophisme, puisqu'elle permet à la production de s'affranchir de la première pour mieux revendiquer la seconde. Or, ce que montrent de manière éclatante toutes les contributions – les meilleures comme les plus fades –, c'est que s'il est des « vérités historiques » que la série *Vikings* met en lumière, ce ne sont pas celles du « temps des vikings », mais bien les obsessions et les interrogations de l'anglosphère au début du XXI^e siècle.

Alban GAUTIER (Université de Caen Normandie)

Ceridwen Lloyd-Morgan, Erich Poppe (dir.), *Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions*, Cardiff, University of Wales Press (« Arthurian Literature in the Middle Ages », 9), 2019, xxiv-408 p.

Ce livre est le neuvième volume d'une collection qui, depuis une trentaine d'années, s'est imposée comme une des principales références dans le champ des études arthuriennes, chaque tome se proposant de couvrir, à travers des chapitres de synthèse, l'ensemble de la production relevant de la matière de Bretagne dans un domaine linguistique donné. Plus précisément, l'ouvrage recensé ici prend la relève du premier volume paru dans la collection en 1991, *The Arthur of the Welsh*, qui a rendu bien des services, mais qui avait vieilli. À travers une refonte complète du projet, l'objectif visé dans ce nouvel opus est double : intégrer, d'une part, les résultats des recherches conduites au cours des trois dernières décennies et, d'autre part, étendre le périmètre de l'inventaire à des textes celtiques extérieurs au monde gallois médiéval, à savoir aux œuvres composées dans les deux autres langues brittoniques (cornique et breton) et dans le domaine gaélique (irlandais et écossais, le mannois n'étant pas inclus faute de production arthurienne connue dans cette langue), mais aussi aux productions post-médiévales, que celles-ci relèvent du folklore et des traditions populaires ou qu'il s'agisse de compositions originales témoignant du succès sans cesse renouvelé de la matière de Bretagne en pays celtique. Le résultat est un impressionnant assemblage de vingt-quatre contributions, œuvres de chercheurs britanniques, irlandais, américains, français et allemands, réparties en trois sections de taille très inégale correspondant aux trois domaines linguistiques : gallois (dix-sept chapitres), cornique et breton (quatre chapitres) et gaélique (trois chapitres).

Le domaine gallois est, comme de juste, le plus abondant. C'est en effet au pays de Galles – cela ne fait plus aucun doute aux yeux de l'immense majorité des spécialistes – que la figure d'Arthur a émergé au cours des premiers siècles médiévaux et qu'elle a connu ses premiers développements littéraires entre le IX^e et le XII^e siècle, bien avant que Geoffroy de Monmouth et d'autres auteurs, latins puis français, ne s'en saisissent. Néanmoins, en dépit de son succès international, Arthur est toujours resté une figure importante de la littérature en langue galloise, perçue comme indigène et lui appartenant en propre : même les œuvres fortement inspirées de la production anglaise ou continentale lui ont conservé un certain nombre de traits spécifiques et beaucoup ont eu soin de l'inscrire dans la géographie et le paysage gallois. En outre, il n'a pas vraiment connu d'éclipse entre la fin du Moyen Âge et la période romantique. Faire la part de la continuité et des renouvellements liés à la réception d'œuvres élaborées sur le continent ou en Angleterre,